

L'HISTOIRE DU BRÉSIL ÉCRITE PAR L'ESTADO NOVO

DÉMOCRATIE RACIALE CONTRE DÉMOCRATIE LIBÉRALE

Parmi les nombreuses études sur la construction de l'identité nationale au Brésil, un point fait l'objet d'un quasi-consensus : les années qui suivent la Première Guerre mondiale sont caractérisées par un intense nationalisme. Ce phénomène, explicite par la formation de ligues ou d'associations de même objectif (*Liga da defesa nacional*, *Liga pró-saneamento*, *Liga contra o analfabetismo*, etc.) et les innombrables congrès et voyages accomplis par l'avant-garde culturelle, témoignent de manière éloquente des campagnes en faveur de l'expansion de la conscience nationale au Brésil. Sans vouloir minimiser l'ampleur de ce mouvement et son impact, nous considérons dans cet article que, jusqu'à la prise du pouvoir par Getúlio Vargas qui met fin à la Première République (1889-1930), cet ensemble remarquable d'actions politico-culturelles dispose de véhicules restreints de diffusion et de propagande.

Deux éléments majeurs distinguent ce qui se passe après la Révolution de 1930 et surtout sous l'*Estado Novo* (1937-1945) de la période précédente. D'abord, l'État s'engage d'une manière massive qui ne peut être comparée qu'au mécénat du règne de dom Pedro II. Deuxièmement, les agents de cette politique sont liés à l'appareil administratif et peuvent recourir à des moyens technologiques et financiers d'une tout autre portée. C'est en ce sens qu'on cherchera à isoler les initiatives de Vargas de celles de dom Pedro II ou des autres hommes politiques qui l'ont précédé dans son effort permanent de construire et légitimer une conscience nationale au Brésil.

Cet appareil de propagande d'une puissance inédite au Brésil, l'*Estado Novo* le met au service d'une idéologie politique censée s'accorder parfaitement à la « personnalité » nationale brésilienne. Sous l'*Estado Novo*, le point de départ de la réflexion politique fut en effet la constatation qu'une gigantesque révolution intellectuelle était à l'œuvre dans le monde moderne, laquelle sonnait le glas des grands systèmes d'explication générale et invitait à élaborer des institutions adaptées aux particularismes de chaque société. C'est ainsi que le projet politique *estadonovista* se fondait sur la critique de l'État libéral aussi bien que de l'État totalitaire, qu'il soit communiste ou fasciste. Tous ces régimes étaient considérés comme inhumains, parce qu'éloignés des véritables besoins de l'humanité, et inadaptés à la spécificité historico-culturelle du Brésil qu'il convenait de

définir et de respecter¹. Dans cette entreprise, la réécriture de l'histoire nationale² occupait une place essentielle, pour doter classiquement le pays d'une « conscience nationale », mais aussi pour faire ressortir les traits « spécifiques » du caractère brésilien propre à justifier l'*Estado Novo* et son rejet de la démocratie libérale : c'est à une conception « authentiquement brésilienne » de la démocratie, non libérale, mais sociale et raciale, que le régime puisait sa légitimité autoritaire.

Il s'agit donc ici de saisir combien l'*Estado Novo* a constitué un moment stratégique pour la construction du mythe de la démocratie raciale brésilienne et, plus précisément encore, comment ce mythe a été articulé à une certaine conception de l'histoire du Brésil³. La revue *Cultura Política*, pièce maîtresse de la propagande intellectuelle de l'*Estado Novo*, fournit des éléments à cette réflexion que, bien évidemment, elle n'épuise pas.

Cultura política : un miroir du Brésil

La création de la revue *Cultura política* fait partie d'un grand ensemble de réalisations de l'*Estado Novo* dans le domaine culturel, action qui s'exerce principalement à travers le ministère de l'Éducation et de la Santé (MES) fondé en 1930, et le département de Presse et de Propagande (DIP). Ce dernier résulte – décret-loi n° 1915 de décembre 1939 – de la réorganisation du département national de Propagande, sorti lui-même du département de Propagande et Diffusion culturelle (DPDC), qui datait de 1934⁴.

Cette transformation montre que l'intérêt de Vargas pour les techniques modernes de propagande politique ne date pas de l'*Estado Novo*, comme le confirme le fait que de 1934 à 1942, la responsabilité de cette tâche a été confiée au même homme : le journaliste Lourival Fontes. Originaire de l'État du Sergipe, partisan de l'*Aliança liberal*⁵, Lourival Fontes s'était rapproché de Vargas dès 1930 et son éloignement du DIP n'entame en rien son prestige ni l'amitié qui l'unissait alors au dictateur. Ses talents professionnels et son dévouement à la personne du chef de l'État explique qu'il soit resté pendant près de dix ans à la tête d'un secteur qui exprimait la ligne politique souhaitée par le gouvernement dirigé par Vargas. Le DIP dépendait d'ailleurs directement du Cabinet du Président et possédait des compétences bien plus larges que les organismes qui l'avaient précédé. Ainsi, il était présent dans chaque État de la Fédération grâce à ses agences locales, les *Departamentos estaduais de Imprensa e Propaganda* (DEIP). À partir de 1939, Lourival Fontes cumule ses fonctions de directeur du DIP avec celles de directeur du Conseil national de la Presse, dont le travail consistait essentiellement à contrôler celle-ci sur tout le territoire national.

1. Â de Castro GOMES, *A invenção do trabalhismo*, Rio de Janeiro, Relume Dumará, 1994, pp. 215-216 (2^e éd.).

2. Â de Castro GOMES, *História e historiadores. A Política cultural do Estado Novo*, Rio de Janeiro, Fundação Getúlio Vargas, 1996.

3. On a déjà beaucoup écrit sur le sujet. On citera simplement ici la référence de base : R. da MATTA, « Digressão : a fábula das três raças, ou o problema do racismo à brasileira », in *Relativizando : uma introdução à antropologia social*, Petrópolis, Vozes, 1981, pp. 58-85.

4. Sur le DIP, voir *Dicionário histórico-biográfico brasileiro, 1930-1983*, Rio de Janeiro, Forense Universidade, CPDOC-FGV-Finep, 1984, vol. II, pp. 1076-1079.

5. L'*Aliança liberal* est la coalition qui soutenait Vargas lors des élections présidentielles de 1930 et a servi de matrice au mouvement qui renverse le régime en octobre 1930 (NdT).

Le DIP avait deux tâches inverses et complémentaires. Il était chargé d'assurer une large diffusion de l'image du régime mis en place en 1937 et de combattre la circulation de tout ce qui pouvait lui être contraire. À cette fin, l'organisme devait veiller à la valorisation de la figure du chef de l'État, des autorités qui l'entouraient, des politiques entreprises. Il produisait et répercutait les informations officielles et supervisait tous les instruments de communication de masse. L'ampleur de son intervention se voit dans la structure du DIP qui était divisé en cinq sections : propagande, radiodiffusion, cinéma et théâtre, tourisme, et presse. Cette dernière section était centrale dans cet édifice, car c'était là le lieu principal d'élaboration du discours qui devrait être travaillé et transmis par tous les autres moyens de communication, selon leurs langages particuliers et leurs supports technologiques spécifiques.

C'est comme partie prenante de la section « Presse » qu'est créée la revue *Cultura política*, laquelle commence à circuler en mars 1941. Vargas a choisi pour la diriger Almir de Andrade, un avocat carioca polygraphe⁶. Pour diriger une revue qui se présentait comme la voix officielle de l'*Estado Novo*, il lui fallait un rédacteur parfaitement en phase avec l'« esprit du régime » comme avec la « pensée de son chef », ce qui, en pratique, revenait au même. Almir de Andrade convenait parfaitement. Il avait attiré l'attention de Vargas en écrivant dans la *Revista do Brasil* une critique circonstanciée des cinq premiers volumes de *Nova Política do Brasil*, ouvrage dans lequel le chef de l'État exposait ses vues. Le DIP lui avait alors proposé d'écrire un livre sur l'évolution historique du Brésil⁷. Cela fut fait avec *Força, cultura e liberdade*, qui consolida la confiance du régime en l'écrivain et motiva l'invitation qui lui fut faite de diriger ce qui deviendrait la plus importante publication de l'*Estado Novo* : « un miroir du Brésil en pleine rénovation »⁸.

Parce que la revue avait des perspectives tellement grandioses, son directeur affirmait qu'elle n'avait pas de « parti », qu'elle était ouverte à des intellectuels venant d'horizons politico-idéologiques différents, et que seul comptait l'intérêt des contributions qu'ils offriraient. Cette attitude était si vraie qu'Almir de Andrade partagerait le soin de trier les textes à publier avec Graciliano Ramos, certes connu pour ses critiques au régime, mais dont la valeur intellectuelle était indiscutable.

C'est l'histoire d'un peuple métis...

Cultura política, qui est diffusée avec un grand succès de 1941 à 1945, comporte plusieurs sections, parmi lesquelles il convient de distinguer, dans cet article, celle qui concerne l'histoire. Il n'y a pas, à proprement parler dans la section « Histoire » de texte qui puisse servir de programme ou de manifeste sur la « question raciale ». Celle-ci est abordée de manière

6. Sur Almir Bonfim de Andrade et *Cultura política*, voir L. Lippi OLIVEIRA, « Tradição e política : o pensamento de Almir de Andrade », et M. Pimenta VELLOSO, « Cultura e poder político : uma configuração do campo intelectual », in L. Lippi OLIVEIRA, M. Pimenta VELLOSO & A. de Castro GOMES, *Estado Novo : ideologia e poder*, Rio de Janeiro, Zahar, 1982.

7. Témoignage d'Almir de Andrade au Centro de pesquisa e documentação de história contemporânea do Brasil, 1986, cassette 1, p. 23. En 1943, Vargas le nomme directeur de l'Agência nacional, qui dépendait également du DIP et s'occupait de la publicité gouvernementale dans toute la presse.

8. A. de ANDRADE, « A evolução política e social do Brasil », *Cultura política*, 1, mars 1941, p. 8.

fragmentaire ou diluée, quand les auteurs écrivent sur des sujets variés et, avec plus de netteté, à propos de certains thèmes qui traitent des jésuites et des Indiens, des mouvements nativistes, ou de tout événement qui concerne les Noirs pendant la période coloniale, impériale ou républicaine. De plus, la revue ne cantonne pas ce problème dans la rubrique « Histoire », mais aussi dans « Problèmes sociaux », « Littérature » et « Biographie ». On le traite aussi dans un article sur « Euclides da Cunha, styliste [*estilizador*] de notre histoire ».

Cet exemple témoigne d'un autre aspect du travail de la revue qui consiste à mettre en valeur, sélectionner et publier des textes et des auteurs de référence, dont, en ce qui concerne la question raciale, Euclides da Cunha, Gilberto Freyre et Oliveira Viana. D'autres auteurs, moins importants, y figurent aussi, dans une combinaison qui, sans exclure des tensions, garantit une construction harmonieuse et équilibrée.

Une des thématiques générales de la revue et de la section « Histoire » – qui est présente dans tout le discours de l'*Estado Novo* –, consiste à caractériser le « peuple brésilien » comme une « race de métis », et à attribuer à cette notion un contenu moral, politique et social extrêmement positif. Il ne s'agissait donc plus primo de partir d'une « idéologie du blanchiment » qui postulait la nécessité et la possibilité de la « fusion raciale », avec prédominance du Blanc, c'est-à-dire du « meilleur facteur » d'un point de vue « biologique » ou « culturel »; secundo d'accepter une hiérarchie de valeurs entre les races, où l'Indien et surtout le Noir occupent une position inférieure, ce qui était le fondement des pensées évolutionnistes du XIX^e siècle.

Sous l'appellation « race de métis », on admettait que le Brésil n'était pas une société « blanche » et que cela ne présentait aucun inconvénient puisque les « théories racio-spatiales » étaient fausses.

Les conséquences de tels postulats apparaissent comme « naturels » dans la revue, et non comme une construction intellectuelle : la société brésilienne était le résultat du creuset qui avait mêlé trois races/cultures, dont le résultat possible et souhaitable était une fusion « presque parfaite », exprimée par le type métis. Le Brésil, donc, aussi multiples et complexes que fussent ses éléments constitutifs, n'avait qu'une face : le visage du pays était métis et il était unique. Un point c'est tout.

En un sens, cette affirmation ne paraissait pas très nouvelle. Sans innover radicalement, l'opération réalisée par l'*Estado Novo* consistait à accélérer un processus qui était en cours et à lui imprimer une direction ferme. Pour ce faire, on s'armait d'arguments fournis par des lectures d'auteurs qui ont accédé à la consécration sous l'*Estado Novo* et grâce à lui. Précisément pour cette raison, les lectures réalisées par l'*Estado Novo* d'auteurs comme Oliveira Viana ou Gilberto Freyre ont fini par s'imposer dans le public comme la pensée de ceux-ci.

L'affirmation centrale de cette opération intellectuelle était l'identification de l'idée de fusion raciale – d'« un » visage – avec celle de démocratie raciale. En d'autres termes, le métissage – qu'il soit ethnique ou moral – « intégrait » au sens où chacun des facteurs présents était absorbé dans une totalité sans conflit. Le métissage diluait non seulement la diversité, mais aussi l'inégalité entre les Indiens, les Noirs et les Blancs, en produisant une aire d'égalité qui se traduisait magnifiquement par une catégorie politico-culturelle. Enquêter sur les origines et la dynamique de ce

processus de métissage équivalait à rechercher les origines de la valeur et du sens de l'égalité au Brésil, qui avait une histoire distincte de celle des pays européens et des États-Unis et aboutissait donc à un type distinct de démocratie.

Pour *Cultura política*, l'incursion dans les fondements de la démocratie raciale brésilienne était ainsi une autre manière d'affirmer la spécificité de la démocratie au Brésil, de la démocratie selon l'*Estado Novo*, qui n'était pas politique mais sociale. Ce qu'on cherchait à fixer sous une forme schématique, mais qui devait constituer le noyau central de l'ensemble, était un des traits de « notre culture tropicale », de « l'âme de notre peuple ». C'est ce qu'on appelait, notamment, le « sentiment de l'égalité raciale » qui se manifestait dans les échanges sociaux et sexuels récurrents au cours des siècles dans l'histoire du Brésil.

Cela signifiait en premier lieu, non seulement que la société brésilienne avait intrinsèquement un contenu démocratique, mais encore que ce sentiment ne devait rien aux théories du libéralisme européen et à son concept de citoyenneté. On accusait d'ailleurs ce libéralisme de reposer sur un « préjugé égalitaire », alors qu'au Brésil, l'égalité n'était pas « artificielle », mais enracinée bien plus profondément, parce qu'elle prenait racine sur des contacts humains, physiques et moraux, matérialisés par le métissage⁹.

Telle était la clef, dans l'histoire du Brésil, qui permettait de comprendre la dynamique de ce processus et défiait les théories fantaisistes des races pures, des climats froids et des luttes de classes. Quelques-uns des plus grands intellectuels brésiliens avaient souligné ces aspects et eu l'intuition du rôle éminent du métissage en écrivant sur les épisodes les plus variés de notre histoire.

Euclides da Cunha fut le premier, dans l'ordre chronologique. *Cultura política* le récupère dans le sens que suggérait l'article d'Ataíde Miranda : le « styliste » de notre histoire. Cela voulait dire qu'Euclides était l'un de ceux qui avait donné un « style » à notre histoire, une manière de penser et sentir le Brésil comme capable d'engendrer une civilisation propre. On estimait que ce n'était pas un pur hasard s'il avait accordé une place particulière au phénomène du métissage, analysant des auteurs comme Taine ou Gumplowicz, mais en les dépassant dans la mesure où il rejetait la prédominance de la race, du climat et de la tradition dans la formation de la nation brésilienne. C'est Euclides da Cunha qui aurait découvert notre « tendance » à la fusion, notre aptitude à « domestiquer la nature » et notre religiosité. La figure du *sertanejo*, par excellence « fort d'esprit », était le symbole de notre complète originalité.

Euclides da Cunha avait su réaliser le « pluralisme scientifique » et rejeter le « naturalisme explicatif » qui régnait à son époque. Comme lui, d'autres auteurs s'étaient élevés contre la condamnation qui pesait sur le pays et avaient montré, à partir d'une série d'exemples tirés de notre histoire, comment nous avons réussi à bâtir une civilisation qui s'affirmait

9. Voir par exemple, « A igualdade de raças no Brasil : suas raízes históricas », dans la rubrique « Textos e documentos históricos », *Cultura Política*, 1, mars 1941, pp. 202-206, qui reprend un texte publié dans *O. Lima, O movimento da independência : 1821-1822*, São Paulo, 1922, pp. 29-35. Et aussi, N. O'REILLY, « Raça de mestiços », dans la rubrique « Problemas sociais », *Cultura Política*, 25, juin 1943, pp. 83-88. L. Moritz SCHWARCZ, *O espetáculo das raças*, São Paulo, Cia das letras, 1993, attire, par d'autres voies, l'attention sur le même aspect, notamment dans ses conclusions.

au fil du temps sur les plans politique, économique et moral. Oliveira Viana pouvait et devait occuper une position comparable, car il avait démontré la spécificité du monde rural brésilien par rapport à la métropole portugaise, à d'autres expériences européennes et américaines, dont celle des États-Unis qui servait fréquemment de paradigme. C'était cette société rurale, dont Oliveira Viana était le grand spécialiste, le berceau du métissage et, sans la compréhension de celle-ci, il était impossible de saisir cette « absence » de préjugés raciaux qui existait parmi nous. Cette opération supposait, évidemment, de passer par dessus le fait que les écrits d'Oliveira Viana prenaient position en faveur de l'idéologie du blanchiment, qui était alors écartée.

Mais la grande référence était, sans aucun doute, Gilberto Freyre, lu comme la réflexion la plus aboutie de la victoire du peuple brésilien sur la prétendue « question raciale ». Plusieurs articles se réfèrent à lui, citations à l'appui ou non, pour raconter une histoire du Brésil : les Portugais n'étaient pas « blancs », mais déjà métis, ce qui ne les a pas empêchés d'accomplir une œuvre coloniale grandiose; les Indiens et les jésuites permettaient la « découverte » d'une tendance naturelle à la rébellion contre la soumission et celle d'un sentiment moral qui imprégnait la société coloniale et avait laissé des marques profondes; les Noirs n'étaient pas aussi « serviles » qu'on l'imaginait comme le démontraient les études sur l'Abolition, bien que, dans ce cas, comme Gilberto Freyre lui-même l'indiquait, les « mauvais traitements » qui leur étaient infligés n'aient pas été si importants, ce qui favorisait encore plus les échanges sociaux et sexuels. Cela expliquait, par exemple, pourquoi l'Abolition avait fait des Noirs des « victimes », en les abandonnant à leur sort, sans même le soutien de leur maître. L'Abolition avait été une mesure « démagogique » de la princesse régente, qui avait frappé tout le monde et, particulièrement, le « travail », qui avait végété pendant toute la Première République (1889-1930)¹⁰.

Comme on le voit, Oliveira Viana et Gilberto Freyre n'étaient pas considérés comme incompatibles, surtout parce qu'ils étaient fondus dans un vaste ensemble d'auteurs dont on extrayait des éléments spécifiques. De plus, comme Martius l'avait déjà enseigné un siècle plus tôt, on ne pouvait pas parler du Brésil sans parler des Indiens, des Noirs et des Blancs et d'une « harmonie » entre les races qui s'y serait développée.

Il serait cependant trompeur de voir ce processus historique comme entièrement dépourvu de conflits. D'une part, parce que si on niait toute tension binaire (lutte de classes) au profit d'« arrangements » ternaires, cela ne s'était pas fait sans tensions, que l'on pouvait parfaitement comprendre et résorber : résistance des Indiens, *quilombos*, fuites d'esclaves, violences de colons blancs et de maîtres, etc. D'autre part, parce qu'on ne pouvait pas comprendre le processus de métissage sans aborder les relations entre ses trois éléments constitutifs et jeter un ample regard sur la situation « coloniale » dans laquelle ils vivaient tous. En d'autres termes, il y avait une certaine gamme de conflits qui impliquait l'« autre » – toujours défini comme celui qui menaçait la nation – et qui était irréductible au processus de « fusion », voire renforcé par ces situations dramatiques.

10. La lecture estadonovista de Gilberto Freyre durera longtemps. Sur cet auteur, voir R. Benzaquem de ARAÚJO, *Guerra e paz : Casa Grande e Senzala e a obra de Gilberto Freyre nos anos 30*, Rio de Janeiro, Edições 34, 1994.

L'histoire du Brésil écrite par *Cultura política* ne se résume donc pas au thème de la démocratie raciale, mais explique aussi longuement que le peuple brésilien est un peuple pacifique, vaillant et républicain. Inversement, l'enracinement dans les esprits de la « démocratie raciale » ne passe pas seulement par la récupération, au sens français du terme, du passé national, mais également par l'exaltation nouvelle de la culture populaire. L'étude de la propagande *estadonovista* permet cependant de remonter aux origines contemporaines de ce mythe national, à son amplification au temps des moyens de communication de masse, et à ses implications idéologiques antilibérales dans le contexte de la construction d'un État autoritaire, qui se définit comme une démocratie sociale.

Mars 1997

Ângela de CASTRO GOMES

Université fédérale Fluminense (UFF)

Traduit du portugais (Brésil) par Armelle Enders.